

**Chitra Banerjee DIVAKARUNI**

*La Reine des rêves*

Roman traduit de l'anglais  
par Rani Mâyâ

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions  
Philippe Picquier*

*Journal des rêves*

Le serpent est venu cette nuit.

Cela m'a surprise; pourtant, il est rare que quelque chose me surprenne encore.

Il était plus beau que dans mon souvenir. Sa peau vert argent brillait telle l'eau de pluie sur les plants de bananiers dans le petit jardin que nous cultivions derrière les grottes. Peut-être qu'en vieillissant, je commence à percevoir de la beauté là où je ne m'attendais pas à en trouver avant.

«Il y a longtemps que je ne t'ai vu, l'ami, lui ai-je dit. Mais je ne t'en tiens pas rigueur. Plus maintenant.»

Pour me montrer qu'il n'avait aucune intention malveillante, il a écarquillé les yeux. Ce fut comme un éclat de lumière reflété par un morceau de miroir.

La dernière fois qu'il m'était apparu avait coïncidé avec une période de grand changement dans ma vie, une période au début riche de possibles mais ténébreuse par la suite. J'avais

eu beau pleurer et l'appeler à en perdre la voix, il n'était pas revenu depuis.

Pourquoi venait-il maintenant, alors que je m'étais enfin réconciliée avec mes pertes et les compromis que j'avais dû faire? Alors que j'avais fini par desserrer les poings et laissé s'échapper ce que j'avais tant désiré?

Son corps irradiait la lumière. Une lumière claire, intense, pourpre comme celle d'une fin d'après-midi dans les cyprès sur les rives du Pacifique. Je l'ai contemplé un instant, puis j'ai compris qu'il était venu prédire un autre changement.

Mais lequel, et pour qui?

Pas une naissance. Rakhi n'est pas folle au point de faire ça, alors qu'elle est déjà mère célibataire. Bien que cette enfant n'ait cessé, toute ma vie, de me surprendre.

Un mariage, alors? Rakhi allait-elle reprendre la vie commune avec Sonny, comme je l'espérais encore? Ou s'agissait-il d'un autre homme sur le point d'entrer dans sa vie?

Le serpent s'est estompé jusqu'à prendre la couleur des algues dans l'eau, trace ténue dans une vase verdâtre.

Il annonçait une mort.

Mon cœur s'est mis à battre fort, lentement, de façon irrégulière. Un battement arthritique qui résonnait jusque dans les moindres cavités de mon corps.

Que ce ne soit pas Rakhi, que ce ne soit pas Sonny ou Jonaki. Que ce ne soit pas mon mari, que j'ai trahi de plus d'une façon.

Le serpent, s'enroulant puis se déroulant, était presque invisible. Hiéroglyphes, nœuds, enchevêtrements.

J'ai compris.

«Cela sera-t-il douloureux? ai-je murmuré. Très douloureux? »

Il a fouetté l'air de sa queue. L'air était de la couleur de vieux fils téléphoniques.

«Ça sera rapide au moins? »

Oui, ses écailles scintillaient. De je ne sais où, de la fumée a surgi et l'a dissimulé. A moins que cette fumée n'ait fait partie de ce qui allait arriver?

«Cela doit-il arriver bientôt? »

Une légère irritation dans l'éclat de ses yeux. Dans le monde qu'il habitait, *bientôt* n'avait pas beaucoup de sens. Une fois de plus, j'avais posé la mauvaise question.

Il s'est mis à onduler. Sa langue était un mince fouet rose. J'éprouvais le désir absurde de la toucher.

«Attends! Comment m'y préparer? »

Il a tourné l'ovale plat de sa tête vers moi. J'ai tendu la main. Sa langue – elle n'avait rien du fouet, elle était douce et triste comme de la soie usée.

Je crois qu'il a dit: *On ne peut pas se préparer, on peut seulement comprendre.*

Que devais-je comprendre?

*La mort clôt les choses, mais ce peut être un début, aussi. Une chance de réparer ce qu'on a raté. Te souviens-tu seulement de ce que tu as perdu?*

J'ai essayé de me reporter dans le passé. Comme s'il me fallait scruter à travers une vitre recouverte de gel. Les grottes emplies de sable. Les leçons. Nous, les novices, apprenions à interpréter les rêves des mendiants, des rois et des saints. Ravana, Tunga-dhwaja, Narad Muni. Mais j'avais abandonné cette voie à mi-chemin.

Le serpent s'étiolait. Une pensée m'a parcourue tel un souffle sur la peau.

*Mais seulement si on saisit le moment. Seulement si...*

Puis il a disparu.

*Rakhi*

Ma mère dormait toujours seule.

Jusqu'à mes huit ans environ, je n'y ai pas fait attention. Cela faisait partie du train-train du soir; elle me bordait, s'asseyait sur mon lit un instant et, dans la semi-obscurité, lissait mes cheveux de ses doigts légers tout en fredonnant. Puis, le rituel voulait qu'on se raconte des histoires. C'était moi qui inventais les histoires. L'héroïne s'appelait Nina-Miki, une fille de mon âge qui vivait sur une planète du nom d'Agosolin III et menait une vie incroyablement aventureuse. J'aurais préféré que les histoires viennent de ma mère et se déroulent en Inde, ce pays de son enfance qui me semblait nimbé d'un halo de mystères d'une infinie variété. Mais ma mère prétendait ne pas connaître de bonnes histoires et disait que l'Inde n'était pas si mystérieuse que ça. Ce n'était qu'un autre lieu, pas si différent, pour l'essentiel, de la Californie. Je n'étais pas convaincue, mais cela ne me tracassait pas trop. Les aventures de

Nina-Miki étaient des plus captivantes. J'étais fière d'en être l'auteur et d'avoir ma mère pour auditrice attentive.

L'histoire finie, elle m'embrassait sur le front de ses lèvres fraîches comme de l'argent. «Dors maintenant», murmurait-elle en tirant la porte derrière elle. Mais je restais éveillée, attentive au doux froufroutement du coton de son sari le long du couloir. Elle s'arrêtait au seuil de la chambre de mon père – c'est ainsi que je pensais à la vaste pièce sombre à l'arrière de la maison, avec son grand lit trop mou et son couvre-lit de batik – et j'entendais le bourdonnement affectueux de leurs voix. Quelques instants plus tard, la porte se refermait et les pas de ma mère s'éloignaient. Elle se déplaçait avec aisance et assurance, à la façon dont les daims pénètrent dans une forêt profonde, ses vêtements bruissant comme une brise dans les feuilles. Je tendais l'oreille jusqu'à ce que j'entende la porte de la pièce à couture s'ouvrir et se refermer, le bruit de soupir de ses gonds. Alors seulement, je me laissais tomber dans le monde sirupeux de mes rêves.

Je rêvais beaucoup à cet âge-là et mes rêves étaient souvent intenses, à étouffer. Je me réveillais le cœur battant si fort que je craignais qu'il n'éclate. Quand j'étais assez calme pour me lever, j'empruntais à tâtons le sombre corridor, dont les murs sous mes doigts étaient rugueux, étranges, ondulés comme une peau de dinosaure, jusqu'à

la pièce à couture. J'ignore pourquoi ma mère l'appelait ainsi; elle ne cousait jamais. Quand j'ouvrais la porte au bruit de soupir, je la voyais couchée sur le sol, le visage tourné vers le mur, les draps tirés au-dessus de la tête, tellement immobile que l'espace d'un instant j'avais peur qu'elle ne soit morte. Mais elle se réveillait immédiatement, on aurait dit qu'elle me sentait, comme un animal sent ses petits. J'essayais de me faufiler sous sa couverture, mais elle me ramenait invariablement jusqu'à mon lit, d'une main douce mais ferme. Elle s'allongeait près de moi, me caressait les cheveux et parfois, quand le cauchemar était particulièrement troublant, elle déclamaient des mots que je ne comprenais pas jusqu'à ce que je me rendorme. Elle ne restait jamais dormir avec moi. Quand je me réveillais, elle était dans la cuisine, en train de brouiller des œufs. La pièce à couture était vide; je n'ai jamais su où elle rangeait sa literie. Rien, pas même le tapis impeccablement tiré, ne trahissait que quelqu'un y avait passé la nuit.

Un après-midi, j'étais allée jouer chez une de mes camarades de classe. Cela arrivait rarement car, en dépit des exhortations de ma mère, je n'étais pas de nature très sociable. Les enfants de mon âge ne m'intéressaient pas. Je préférais rester à la maison avec ma mère, même si elle ne m'y encourageait pas. Je l'écoutais parfois



de derrière une porte converser au téléphone, ou l'observais lorsqu'elle était assise sur le sofa, les yeux clos et le front plissé par la concentration. Sa capacité à rester totalement immobile me fascinait. A plusieurs reprises, j'ai essayé de l'imiter. Mais je n'arrivais pas à garder la même attitude plus de quelques minutes sans ressentir des fourmillements.

J'ai oublié le nom de la fille et pourquoi, au cours de l'après-midi, nous sommes entrées dans la chambre à coucher de ses parents, mais je me souviens très bien qu'elle m'a dit de ne pas sauter sur le lit, que ses parents n'aimaient pas ça.

«Tu veux dire que ta maman dort ici, avec ton père? ai-je demandé, surprise et légèrement écoeürée.

— Bien sûr! a répondu la fille. C'est pas le cas de ta mère?»

Sous ses yeux incrédules, j'ai baissé une tête coupable.

«Vous êtes des gens bizarres!» a-t-elle déclaré alors d'un ton sévère.

A partir de cet après-midi-là, je me suis lancée dans une série d'enquêtes. Je suis allée voir tous les enfants de ma connaissance (ils n'étaient pas nombreux) et, entre les jeux, les goûters et la télévision, je m'informais, mine de rien, des habitudes de leurs mères en matière de lits. J'ai bien dû finir par admettre que ma famille était bizarre.

Armée de statistiques, j'ai affronté ma mère.

J'ai fait alors une seconde découverte qui devait me tourmenter, me ronger le cœur et me narguer durant toute mon adolescence.

Ma mère était interprète de rêves.

Ce n'est pas sans mal que j'ai fait cette découverte. Ma mère n'aimait pas parler d'elle et pendant toute mon enfance, elle a mis au point mille stratégies pour éluder mes questions. Cette fois-ci, pourtant, j'ai tenu bon.

«Pourquoi est-ce que tu ne dors pas avec papa? lui ai-je demandé à plusieurs reprises. Ou du moins avec moi, comme la mère de Mallika? Tu ne nous aimes pas?»

Elle n'a rien dit pendant un long moment, et j'étais sur le point de lui poser la question une fois encore quand elle a répondu: «Bien sûr que je vous aime.» J'ai discerné de la réticence dans sa voix, comme de la rouille, qui la rendait cassante. «Je ne dors pas avec toi ou avec ton père parce que mon travail consiste à rêver. Je ne peux pas rêver avec quelqu'un d'autre dans le même lit.»

*Mon travail consiste à rêver.* Intriguée, j'ai tourné et retourné ces mots dans ma tête. Je ne les comprenais pas, mais j'en étais déjà amoureuse. Je voulais pouvoir les dire à mon tour à quelqu'un un jour. Ils m'effrayaient aussi. Ils semblaient mettre ma mère hors de ma portée.

«Que veux-tu dire?» ai-je demandé, forçant ma voix pour feindre la colère.

L'expression qu'a prise alors son visage, je l'aurais nommée désespoir si j'avais connu le mot. «Je rêve les rêves d'autres gens, a-t-elle expliqué. Je peux ainsi les aider à vivre leurs vies.»

Je ne comprenais toujours pas, mais son visage était pâle et tendu comme un cocon, et elle serrait les mains sur son ventre. Je n'ai pas eu le cœur de la harceler. N'avait-elle pas admis ce qui importait le plus, qu'elle nous aimait? J'ai hoché la tête comme si son explication me satisfaisait.

Soulagée, elle m'a souri puis m'a prise dans ses bras. J'ai senti un reste de raideur dans ses épaules.

«Pourquoi ne déciderais-tu pas ce que tu veux pour dîner? m'a-t-elle demandé. Tu peux m'aider à faire la cuisine, si ça te dit.»

Je l'ai laissée changer de sujet et j'ai réclamé des raviolis. J'en avais mangé pour la première fois cet après-midi fatal chez ma camarade de classe. A la maison, nous mangions rarement autre chose que de la cuisine indienne; c'était une façon pour ma mère de garder un lien avec sa culture. Elle n'avait jamais préparé de raviolis auparavant, mais elle a regardé dans un livre de cuisine. Nous avons passé le reste de l'après-midi à rouler, froncer, farcir la pâte de fromage. Les raviolis se sont révélés grumeleux, la cuisine était dans un état lamentable, il y avait de la sauce partout, des lamelles de fromage collées par terre, mais nous étions ravies.

Les raviolis dans l'eau bouillante, ma mère s'est tournée vers moi et a dit – je ne lui avais pas rapporté le commentaire de ma camarade de classe: «Rakhi, souviens-toi de ça: être différent ne signifie pas qu'on soit bizarre.» Il lui arrivait de me surprendre de cette façon; elle faisait tout à coup référence à des choses qu'elle ne pouvait connaître. Mais sa clairvoyance était désordonnée et cela a créé des problèmes entre nous au fil des ans; elle n'avait pas la moindre idée d'événements que j'aurais voulu qu'elle sache, de secrets que je mourais d'envie de lui confier et dont je n'arrivais pas à lui parler.

Par exemple: la raison pour laquelle j'ai quitté Sonny.

Au dîner, mon père a admiré les formes originales que nous avons fabriquées et il a déclaré que c'était un repas aussi délicieux qu'instructif. Puis il a nettoyé la cuisine, tout en fredonnant la chanson d'un film hindi, et a récuré l'évier, les mains enchâssées dans des gants de caoutchouc jaune fluo. C'était lui qui mettait de l'ordre dans notre maisonnée, lui le méthodique, toujours gentil, lui le musicien. Ma mère, cachottière, têtue, fantasque, était incapable de se souvenir d'un air. C'était à elle que je voulais ressembler.

Des années plus tard, après sa mort, mon père dira: «Faux. Elle ne m'aimait pas, pas vraiment. Elle ne m'a jamais laissé l'approcher assez

près. L'endroit au centre d'elle, son cœur, était réservé aux dieux et aux démons de son monde des rêves. Elle n'a jamais partagé ce monde-là avec quelqu'un. Pas même avec toi.»

Et je serai obligée d'admettre qu'il avait raison.

Rakhi pense à du vert. Vert sombre de sous-bois, vert-gris mordoré, vert avec une touche d'argent pour la brume de l'aube, ourlé de brun pour le temps qui passe. Toutes les nuances du bois d'eucalyptus où elle s'est promenée ce matin. Elle pense aux couleurs qu'elle devra mélanger pour rendre ce vert. Elle ne connaît rien qui soit plus proche de la magie dans ce monde dont la banalité du quotidien n'a cessé de la décevoir. Ce monde de terreurs prévisibles dont les désillusions emplissent l'atmosphère de leur odeur caractéristique, identifiable longtemps avant qu'elles ne se réalisent.

Elle prend la grande plaque de verre qui lui sert de palette, puis une toile vierge. Elle passe la main sur l'apprêt de la surface dont l'odeur lui est aussi familière que l'haleine de sa fille Jona. Elle presse du jaune de Naples et de l'ocre jaune, du cobalt, du cyan et de la terre de Sienne, un peu de bleu de Prusse pour les ombres, en réfléchissant à

la géométrie inhabituelle du feuillage. Ses épais cheveux noirs, impitoyablement retenus par un des vieux rubans de Jona, menacent de s'échapper et de s'enrouler autour de son visage. Trompeuses, ces boucles de petite fille. Trompeurs, ses pommettes hautes, son front large et lisse (luisant de concentration pour l'instant), et le charmant grain de beauté sous sa lèvre inférieure qui lui donne un petit air naïf, enjoué et optimiste, comme si jamais rien de grave ne lui était arrivé. Mais au fond de ses grands yeux, quelque chose de violacé, comme la nuit, comme une meurtrissure, comme la fleur d'*aparajita* que sa mère ne lui a jamais décrite, dément cette image. Peu de gens prennent la peine de bien vous regarder au fond des yeux. Non pas que Rakhi s'en plaigne. Comme elle l'a dit un jour à son amie Belle, elle aime autant qu'on ne la comprenne pas.

Le bois d'eucalyptus était humide ce matin. Il n'avait pourtant pas plu près de chez elle, malgré la brume, fréquente à Berkeley. Mais dans le bois, il y avait des flaques d'eau. Elle a dû les contourner pour ne pas se mouiller les pieds. Et, fait plus surprenant encore à cette heure matinale et en semaine, un homme pratiquait le tai-chi dans le bois d'eucalyptus.

Elle s'y était rendue dans l'intention de le peindre; elle n'a jamais peint d'arbres. Jusqu'à maintenant, la plupart de ses toiles avaient l'Inde pour sujet – une Inde imaginaire, une Inde inspirée

de photographies, car elle n'y est jamais allée. Elle a peint des temples et des scènes de rue, des femmes au marché et des chauffeurs de bus en train de déjeuner, mais jamais d'arbres, pas comme sujet principal. La veille au soir, elle a ressenti le besoin de se mesurer à quelque chose de nouveau, de se lancer un défi. Sa résolution commençait déjà à fléchir.

Au début, la présence de l'homme l'a contrariée. Elle voulait le bois pour elle seule, sans personne pour en altérer l'atmosphère. Mais il se trouvait à quelque distance d'elle, et sa contrariété est vite retombée. A observer ses mouvements nets et lents, sous-marins, elle a pensé: «Voilà comment les gens devraient se servir de leur corps.» De l'endroit où elle se tenait, il lui a semblé qu'il avait de belles mains. Il portait des vêtements blancs et lâches, et les rayons timides du soleil, filtrés par les branches d'eucalyptus, irisaient le noir de ses cheveux. Elle ne distinguait pas clairement les traits de son visage; rien qu'une touche de peau olive et des pommettes saillantes. Elle s'est demandé un instant qui il était. S'il était indien. Elle a eu envie de s'approcher et de le regarder dans les yeux. Elle a senti dans la plante de ses pieds un fourmillement précurseur d'un désir dont elle croyait s'être débarrassée depuis que son mariage avait mal tourné. Pour se maîtriser, elle a fermé les yeux. Elle avait mûri; elle était mère. Elle savait d'expérience que ce



fourmillement menait tout droit à des problèmes, et des problèmes, elle en avait déjà assez comme ça.

Elle fixe la toile vierge sur le chevalet, serre les vis pour l'affermir, puis trempe un pinceau dans la couleur et trace d'un large geste un trait sur le fond. C'est le moment où tout est possible.

Le téléphone sonne.

Qui cela peut-il bien être? Pas Belle, qui sait qu'il ne faut pas la déranger le matin quand elle peint. Sa mère doit être occupée par ses clients. Son père au travail. D'ailleurs, il n'appelle que lorsqu'il est ivre, le week-end.

Elle attend impatiemment que le répondeur se mette en marche. Une voix commence à laisser un message. Le téléphone se trouve dans un placard à l'autre bout de l'appartement (elle le met là quand elle peint) et elle ne distingue pas les mots, mais reconnaît la voix.

Sonny.

Elle aurait dû s'en douter! Son corps se contracte, une raideur monte de l'arrière de ses mollets jusqu'au bout de ses doigts. Elle agrippe le pinceau plus fermement. *Je refuse de m'arrêter pour lui.* A dire vrai, elle ne peut s'arrêter pour personne, pas en ce moment.

Elle a essayé d'expliquer ça à Sonny. Comment, à un certain moment, les couleurs s'emparent de vos yeux, de vos mains. Qu'il faut s'abandonner

à leur rythme. Et que, jusqu'à ce que l'élan arrive à son terme, rien d'autre ne compte.

Elle ne s'attendait pas à ce que lui qui n'était pas artiste la comprenne.

Ils étaient à table, à la fin du dîner. Il mangeait tout en feuilletant un magazine de musique. Elle ne se souvient jamais du nom de ses magazines – à part *Playboy*, qui a été l'occasion d'une dispute. Il grignotait du bout des lèvres le *sandesh* qu'elle avait préparé. Du temps où elle cuisinait encore des repas élaborés – des amuse-gueules, des *rotis*, de riches currys avec de la sauce aux amandes, des desserts indiens traditionnels qui demandaient des heures d'acrobaties culinaires. Entre deux bouchées, il se frottait soigneusement les doigts pour en faire tomber les miettes blanches sucrées. Qu'un homme comme lui, aux appétits si voraces par ailleurs, ait des manières de table si délicates ne cessait de la surprendre. Il n'avait rien répondu pendant un temps si long qu'elle avait cru qu'il ne l'avait pas écoutée. Il était souvent distrait, ailleurs. Peut-être n'avait-il rien à dire. Mais comme elle débarrassait la table, il a murmuré : « Comme quand on fait l'amour, c'est ça? »

L'exactitude de sa comparaison l'a réduite au silence. De temps à autre, il lui arrivait de la contraindre, en formulant ce qu'elle n'aurait su définir seule, à prendre conscience de certaines choses. C'était une des raisons pour lesquelles elle l'aimait, avant cette nuit qui avait tout gâché.

Ce n'est pas tout à fait vrai, elle le sait. Une relation ne tourne pas en une seule nuit, comme une bouteille de lait. Il y avait des indices depuis un certain temps, mais elle avait choisi de les ignorer. Elle a tourné et tourné autour de la meule de sa vie dont elle était tellement éprise, comme les bœufs aux œillères qu'elle a vus sur une photo de village indien.

Aux bœufs, on peut pardonner leur aveuglement. Elle ne s'est jamais pardonné le sien. Voilà pourquoi ses mollets se raidissent quand Sonny téléphone, et elle sent comme une arête de poisson se ficher en travers de sa gorge.

Elle achève une série de touches, laisse tomber son pinceau dans un pot de térébenthine et en choisit un autre. Elle travaille les couleurs, les formes. Elle délaie soigneusement la peinture avec de l'huile de lin pour que les contours des objets soient fluides. Quand leurs bords déteignent les uns sur les autres pour former des dessins qu'elle n'a pas voulus, son cuir chevelu la picote de plaisir.

Mais la sonnerie du téléphone retentit de nouveau, juste au moment où elle a besoin de toute sa concentration.

Si c'est Sonny qui rappelle, il va le regretter.

Cette fois-ci, c'est une voix de femme. Comme elle est assourdie par le placard, elle n'arrive pas à l'identifier, malgré ses accents familiers. Elle

note l'anxiété appuyée, mordante du ton. Le monde entier conspire contre elle aujourd'hui. Eh bien, cette femme aussi devra attendre!

Elle progresse; elle a peint la première couche de son tableau, le gros plan d'un arbre, la texture des feuilles et de l'écorce qui se craquelle. Un éclat de soleil miroite sur son bord comme un souvenir incertain. Une brise secoue les grosses fleurs d'eucalyptus dans le coin gauche, éparpillant leur pollen. Elle scrute intensément la toile, essayant de sentir la vie derrière les coups de pinceau. Plus bas, d'autres couches attendent. De nouvelles couleurs à introduire. De l'ivoire, du noir, du vermillon, un soupçon de sel marin pour épaissir l'air. Elle donne un coup d'essai dans le coin inférieur droit. Il faut qu'elle ajoute quelque chose là. Et si... elle décide subitement de peindre l'homme aux belles mains.

Mais la sonnerie du téléphone a éveillé la petite voix qui murmure en elle. *Et si Sonny voulait te parler de Jona, qui passe la semaine chez lui?* demande la petite voix. Et si le second appel venait de l'école de Jona? Et si quelque chose de terrible lui était arrivé? *Si tu étais une bonne mère*, dit-elle avec un reniflement désapprobateur, *tu arrêterais immédiatement pour t'en assurer.* La petite voix évoque des catastrophes derrière ses yeux clos. Sa main se met à trembler.

Si elle continue à peindre, elle va tout gâcher.

Elle abandonne sa toile et se dirige vers le placard où le répondeur attend, son œil malveillant

de cyclope clignotant. Elle appuie sur le bouton. Une réplique d'un film qu'elle a vu autrefois lui traverse l'esprit: *La vie se met en travers de l'art*.

Cela résume assez bien ma situation, pense-t-elle.

Mais comme elle l'a dit à Belle, elle ne se plaint pas. Comparée à ce qu'elle était trois ans plus tôt, quand elle a déménagé en attendant la conclusion de son divorce, sa vie est maintenant un véritable lit de roses.

Sonny appelait tous les matins alors. Ses messages, d'une précision infernale, étaient toujours les mêmes. Il ne comprenait pas pourquoi elle lui faisait ça. Quoi qu'il ait pu faire, il le regrettait. Ils (il voulait dire elle, en fait) faisaient une erreur terrible, ils devaient se remettre ensemble. Il l'adorait. Est-ce qu'elle ne le savait pas? Il prenait sa voix la plus désespérée, la plus culpabilisante.

«Je ne décrochais pas, a-t-elle dit à Belle, mais il savait que j'étais là, à l'écouter. Il savait que je serais incapable de peindre quoi que ce soit de décent pendant le reste de la journée. Au bout d'un mois de ces appels, j'aurais pu le tuer.

— Et alors? a demandé Belle.

— Il a arrêté.

— Comme ça?

— Oui», a-t-elle répondu, mais en son for intérieur elle s'est demandé, comme elle l'avait souvent fait auparavant, si sa mère s'en était mêlée.

Voici le message de Sonny: «Très chère Riks, c'est seulement pour t'informer que Jo et moi on part pour Mendocino. Paul dit qu'il y a une troupe de baleines là-bas, même des bleues. Il dit qu'on peut loger chez lui pendant quelques jours, peut-être même faire une sortie en mer sur son bateau. Jo va manquer un peu l'école, mais je suis sûr que ça lui est égal. Elle apprendra des choses plus importantes de la grande université de la vie.»

Elle déteste qu'il se serve de ce genre de clichés. Il le sait. C'est pour ça qu'il la taquine. Il y a d'autres choses qu'il sait: qu'elle n'aime pas que Jona manque l'école; sa fille a déjà assez peu de stabilité dans sa vie. Qu'elle n'aime pas Paul, qui n'est pas un mauvais photographe mais qui fume beaucoup trop d'herbe pour qu'on lui confie un bateau ou un enfant. Elle déteste que Sonny dérange la routine qu'elle a eu tant de mal à installer pour Jona et elle-même, et expose sa fille à des dangers tant physiques que moraux. Et tout cela sans lui demander sa permission.

Bon, bon, se dit-elle à elle-même. N'en faisons pas un drame.

*Tu as seulement peur que Jona s'amuse trop avec Sonny, l'interrompt la petite voix qui ne manque jamais une occasion. Tu as peur qu'elle ne veuille pas revenir vivre avec toi.*

«Je m'occuperai de toi plus tard», rétorque-t-elle à la voix.

Le second message est de Belle. «Rikki, s'il te plaît, s'il te plaît, viens tout de suite à la boutique. Il est arrivé quelque chose de terrible.»

Elle soupire. Elle aime beaucoup Belle – alias Balwant Kaur, mais elle a interdit même à ses parents de l'appeler comme ça – et ce depuis longtemps, depuis leur première année d'étudiantes à Berkeley, où elles partageaient la même chambre. Elles se sont réconfortées pendant leurs amourettes, leurs échecs aux examens, leurs accès de grippe et les pressions que seuls des parents indiens peuvent faire subir à leur progéniture. Elles se prêtaient de l'argent et des sous-vêtements, partageaient courage et rouge à lèvres, et vomissaient épaule contre épaule après avoir trop bu à des fêtes où elles n'auraient pas dû aller. Elles se confiaient des choses qu'elles n'avaient jamais osé raconter à personne, et se voyaient différemment dans les yeux l'une de l'autre. Elles restaient éveillées tard dans la nuit à parler du fait que Rakhi se sentait parfois trop américaine, ou que Belle adorerait se débarrasser des derniers vestiges de son indianité. Sans Belle, Rakhi ne croit pas qu'elle aurait pu survivre à son divorce. Belle connaît ses points faibles, son entêtement, ses angoisses, sa passion pour la peinture et sa peur de ne jamais devenir une artiste potable. Elle sait à quel point il lui est difficile de changer d'avis une fois sa décision prise. Qu'elle ne supporte pas qu'on lui cache quelque chose. A quel point elle

déteste Sonny et adore sa mère. A quel point tous deux l'exaspèrent. Rakhi accepte les excentricités de Belle, sa nervosité permanente, comme si quelque chose la rongerait de l'intérieur. Sa façon de troquer un petit ami pour un autre, en se débrouillant pour qu'aucun ne devienne important. Ses désaccords perpétuels avec ses parents, de braves gens déroutés par leur fille colibri qui refuse de se laisser attirer par la sécurité de leur cocon familial sikh. Elle sait combien Belle aime leur maison de thé, qu'elle est émotive et que cela l'amène souvent à dramatiser.

C'est sûrement la machine à expresso qui est encore tombée en panne. Pourtant, elle ôte sa blouse de peintre et prend juste le temps de mettre ses pinceaux à tremper dans une cruche dans l'évier.

La petite cuisine est dans le désordre habituel des bonnes intentions qui ont mal tourné. Les assiettes du dîner n'ont pas été lavées. Les haricots mungos qu'elle a mis à tremper vertueusement il y a trois jours, avec la ferme intention de préparer du *dal*, ont commencé à germer. Il va falloir qu'elle appelle sa mère pour savoir ce qu'on peut faire avec des mungos germés. La table dans l'alcôve de la salle à manger est encombrée de livres de la bibliothèque, de catalogues d'art, d'un grand bol bleu rempli d'abricots provenant de l'arbre de la propriétaire et de factures impayées. Ah! la banalité des factures, une autre



plaie de la vie d'artiste. Appuyée au mur, il y a une toile, presque achevée: le coucher du soleil sur les pics du Kangchenjunga. Elle l'a laissée là pour la regarder de temps à autre et se faire une idée de ce qui lui manque. Les collants et les chaussons de danse de Jona traînent près de la fenêtre, à côté de l'avocatier qu'elle a essayé de faire pousser dans la tasse préférée de Rakhi. Ce mur-là est consacré aux œuvres de Jona, des dessins de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel représentant des gens minuscules avec des yeux intenses, soulignés de noir.

Rakhi aime l'encombrement confortable de sa vie, elle aime les choses rassemblées autour d'elle comme un châte contre les rigueurs hivernales du monde. Qu'elle ait été autrefois une maîtresse de maison méticuleuse lorsqu'elle était mariée à Sonny, rouspétant avec une ferveur amère à cause des serviettes mouillées abandonnées sur le sol de la salle de bain et des bouchons de tubes de dentifrice à revisser, la surprend. Elle ressent une certaine pitié pour cette époque, cette personne. Cette épouse si sérieuse, exigeante, mue par une perpétuelle fuite en avant, comme si la perfection était une ville située quelques centaines de mètres plus loin. Elle ignorait alors que la perfection n'avait rien à voir avec le bonheur.

*Et maintenant tu as appris que le bonheur se trouve dans des pièces en désordre?* la taquine la petite voix.

Demain, se dit-elle en se dirigeant vers la porte; elle fait la grimace en marchant sur une pièce de Lego aux bords acérés dissimulée par le tapis. Je vais ranger tout ça demain. Il faut montrer le bon exemple à Jona. Je vais même passer l'aspirateur.

*Ben voyons*, dit la petite voix.